

«La saveur d'une vie» : repenser notre rapport aux animaux



Photo: Production L'Oeil fou «La saveur d'une vie», réalisé par Valérie Pouyanne, est un plaidoyer vibrant pour réinventer notre manière de vivre avec les animaux.

Sarah-Louise Pelletier-Morin

Collaboratrice

Publié le 12 septembre
Cinéma

Arrivée au Québec en 1998 après un passage chez Ubisoft, Valérie Pouyanne a lentement trouvé sa voix dans le documentaire engagé. Formée en cinéma et en dessin animé, elle a d'abord travaillé dans l'animation, puis dans le jeu vidéo (https://www.ledevoir.com/jeux-video?utm_source=recirculation&utm_medium=hyperlien&utm_campaign=corps_texte), univers dans lequel elle ne se sentait pas tout à fait à sa place. Elle décide alors de revenir à son désir premier : faire des films qui parlent de la société.

Depuis, ses documentaires abordent toujours des sujets contemporains, comme *L'arbre et le nid* (2013), sur la naissance à domicile, qui est devenu un outil précieux dans le réseau de périnatalité. Mais ses films restent en marge des circuits institutionnels : « Les financements sont trop longs et fastidieux. J'ai appris à fonctionner de manière autonome, en cumulant les rôles de caméraman, réalisatrice et monteuse. » Son credo est clair : faire des œuvres utiles, accessibles et démocratiques, capables de sensibiliser plutôt que de divertir.

Son plus récent documentaire, *La saveur d'une vie*, interroge notre rapport aux animaux. En filmant trois refuges situés en Estrie et en Montérégie — SAFE, pour les animaux de ferme rescapés de l'industrie agroalimentaire ; Lobadanaki, qui soigne et relâche des animaux sauvages victimes de notre mode de vie ; et la fondation Fauna, qui héberge des chimpanzés issus de l'industrie pharmaceutique —, la cinéaste offre une réflexion globale sur la manière dont nous traitons les bêtes. « À travers ces refuges, on peut parler plus largement de l'industrie, mais aussi montrer des animaux en situation de résilience, entourés de gens qui les soignent, leur offrent une certaine liberté. Cela laisse une empreinte positive au spectateur, sans se limiter à la dénonciation. »

La réalisatrice souligne pourtant le paradoxe de ces lieux essentiels, laissés sans soutien public. « Chaque année, des renards, chevreuils ou rats meurent sur nos routes. Comment se fait-il qu'aucun dispositif ne soit prévu pour les secourir ? Le ministère de l'Environnement envoie même des animaux dans ces refuges, mais ils ne fonctionnent qu'avec des dons. » Cette fragilité favorise aussi une inventivité inattendue : « À Lobadanaki, on développe des soins avec des huiles essentielles, des méthodes originales. Si tout était réglementé, cela ne serait sans doute pas possible. » Les personnes qui travaillent dans ces refuges sont souvent des bénévoles dévoués.



Photo: Production L'Oeil fou
Pour Valérie Pouyanne, l'antispécisme s'inscrit dans le cours naturel de l'histoire.

Se rapprocher des animaux

Tourné au plus près des bêtes, le film a aussi transformé le regard de sa réalisatrice. Elle évoque ce souvenir fondateur : « J'étais en train de filmer, accroupie, quand un coq a sauté sur mes genoux. Il regardait dans la caméra et cherchait le contact. Je n'avais jamais eu d'affection particulière pour les poules ou les coqs. Ce geste a bouleversé ma perception. » Ces expériences lui ont confirmé combien les animaux sont proches de nous, solidaires, joueurs, sensibles. *La saveur d'une vie* est un plaidoyer vibrant pour réinventer notre manière de vivre avec eux.

Plus largement, la cinéaste rappelle combien notre mode de vie moderne nous a éloignés d'eux. « Il y a cent ans, les gens vivaient beaucoup plus avec les animaux. Ce n'est pas pour rien que, quand on parle des rues de Montréal, on parle de nids-de-poule. » L'expression tire en effet son origine d'une époque où les poules se couchaient et pondaient parfois dans les trous qui se formaient sur les chemins, dépourvus de revêtement routier. « Aujourd'hui, on ne connaît plus que l'expression figurée, on a perdu le sens littéral. » Voir des animaux en refuge, explique-t-elle, c'est redécouvrir leur présence, leur intelligence et leur capacité à tisser des liens.

La saveur d'une vie inclut aussi des voix expertes qui donnent une assise philosophique et scientifique à ce constat. Le moine bouddhiste Matthieu Ricard (*Plaidoyer pour les animaux*, 2016) rappelle l'impératif moral de repenser nos pratiques. La philosophe Valéry Giroux, chercheuse en éthique animale et cosignataire de la « Déclaration de Montréal sur l'exploitation animale » (https://www.ledevoir.com/opinion/idees/761083/idees-declaration-de-montreal-sur-l-exploitation-animale?utm_source=recirculation&utm_medium=hyperlien&utm_campaign=corps_texte), souligne l'absence d'arguments rationnels pour justifier la maltraitance. Enfin, Louis Lefebvre, professeur émérite à McGill et éthologue reconnu, témoigne des recherches sur l'intelligence animale. « Je voulais centrer le film sur la question éthique. Parce qu'au fond, il n'y a pas de contre-argument valable pour ce que nous faisons subir aux animaux. »



Photo: Productions L'oeil fou
La fondation Fauna héberge des chimpanzés issus de l'industrie pharmaceutique.

Vers l'antispécisme

Pour Valérie Pouyanne, l'antispécisme s'inscrit dans le cours naturel de l'histoire, comme d'autres luttes contre l'oppression. « On ne peut pas bâtir une société pacifique et respectueuse des différences tout en enfermant des millions d'animaux dans des hangars. Ça n'a pas de sens. » Le film aborde aussi les liens entre véganisme et féminisme, le désastre écologique de la viande et la cruauté de tuer presque toujours des animaux encore bébés. Les statistiques sont accablantes, mais l'objectif reste la sensibilisation : « Les images que nous montrons sont dures, mais ce ne sont pas les pires. Je voulais montrer les images les plus “normales”, qui révèlent des pratiques répandues. L'industrie prospère sur ce tabou et sur la dissonance cognitive des consommateurs. »

Récompensé par deux prix en festival, *La saveur d'une vie* se veut un outil de réflexion et d'éducation, notamment auprès des jeunes, qui sont d'ailleurs beaucoup plus ouverts à ces idées, notamment au véganisme, observe la cinéaste. Elle espère que le film trouvera sa place dans les classes de secondaire et de cégep, afin de provoquer une discussion collective sur notre rapport aux animaux. Car pour elle, il ne s'agit pas seulement de témoigner, mais de contribuer à un changement de société.